



HAL
open science

**“ Faire métropole ” : pratiques spatiales des périurbains
et formes ordinaires de la métropolisation dans l’aire
urbaine de Tours (France)**

Baptiste Pourteau, Laurent Cailly

► **To cite this version:**

Baptiste Pourteau, Laurent Cailly. “ Faire métropole ” : pratiques spatiales des périurbains et formes ordinaires de la métropolisation dans l’aire urbaine de Tours (France). *Géocarrefour - Revue de géographie de Lyon*, 2018. hal-01779126

HAL Id: hal-01779126

<https://hal.science/hal-01779126>

Submitted on 26 Apr 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Faire métropole » : pratiques spatiales des périurbains et formes ordinaires de la métropolisation dans l'aire urbaine de Tours (France).

Baptiste Pourtau

Doctorant
LVMT
IFSTTAR – ENPC - UPEM

Laurent Cailly

Enseignant-chercheur
UMR 7324 Citeres, Équipe Cost
Université de Tours

Résumé :

Cet article appréhende la fabrique d'un territoire métropolitain et la complexité de ses formes à partir des pratiques quotidiennes et des représentations de l'espace des habitants périurbains de l'aire urbaine de Tours (491 000 hab. en 2014). Partant de l'hypothèse que les acteurs ordinaires contribuent de manière décisive aux dynamiques métropolitaines, il examine plus spécifiquement deux éléments de ce processus d'organisation : d'une part, les agencements spatiaux issus de la mobilité périurbaine, notamment les logiques de périphérisation, de sectorisation et d'articulation des espaces de vie ; d'autre part, les agencements temporels de la mobilité périurbaine qui contribuent à dessiner, à l'échelle de la métropole, une carte des « rythmes de vie ». Ces dynamiques spatio-temporelles de la mobilité périurbaine permettent d'identifier une diversité de « types » qui définissent autant de manières de faire métropole et complexifient ainsi singulièrement la lecture (et la compréhension) de son organisation spatiale.

Mots clés : métropolisation ; mobilité quotidienne ; représentation de l'espace ; périurbain ; enquête par GPS.

Abstract :

This article apprehend the fabrication of a metropolitan territory and the complexity of its forms based on the suburban inhabitants' daily practices and space's representations of the urban aerie of Tours (491 000 inhab. in 2014). On the hypothesis that the ordinary actors contribute in a decisive way to metropolitan dynamics, this article examines more specifically two elements of this organization process: on one hand, the space layouts coming from suburban mobility; on the other hand, the temporal layouts of suburban mobility who contributes to draw, at the scale of the metropolis, a map of «life rhythms». These spatiotemporal dynamics of suburban mobility allows to identify a diversity of "types" which define as many of ways to make metropolis and complicate even more the reading (and understanding) of its space organization.

Key words: metropolization; daily mobility; space's representation; suburban; GPS tracker

Introduction

Lorsque les géographes cherchent à caractériser les formes locales de la métropolisation, les analyses proposées se basent principalement sur une exploitation quantitative des mobilités quotidiennes (Berger, 2004 ; Thiard et Berger, 2006 ; Chaléard *et al*, 2016 ; Tabaka, 2009). Ces approches donnent à voir la complexité des systèmes de relations internes aux métropoles (Berroir *et al*, 2004) et mettent en exergue certaines structures lourdes : dilatation des aires d'influence, évolution polycentrique, autonomisation des bassins de vie, recomposition des centralités urbaines (Massot *et al*, 2010). D'un point de vue macro-quantitatif, elles révèlent également la diversité des pratiques spatiales et le poids de certains déterminants : position sociale, contexte résidentiel, appartenance de genre ou encore motifs de déplacement (Chardonnel *et al.*, 2017). Cependant, fondées sur des données sérielles (navettes domicile-travail ou données issues des Enquêtes Ménages-Déplacements) et sous-tendues par une lecture fonctionnaliste du territoire¹, ces analyses n'intègrent pas dans la compréhension de l'agencement métropolitain les stratégies mobilitaires et les logiques organisationnelles élaborées par les habitants ni les systèmes de représentation qui structurent et donnent sens à leurs pratiques quotidiennes.

Dans cet article², il s'agit précisément d'interroger les formes de la métropolisation ordinaire à partir de données qualitatives décrivant les pratiques et les représentations des territoires du quotidien (Di Meo, 1998). Les pratiques concrètes de mobilité, d'une part, et les discours de qualification de l'espace, d'autre part, sont envisagés comme deux textes sociaux différents mais imbriqués, qui méritent d'être mis en regard pour comprendre la construction ordinaire du territoire métropolitain. Les pratiques concrètes donnent accès à la matérialité des agencements quotidiens quand les récits viennent leur donner sens et les justifier. Par ailleurs, les récits livrent un deuxième niveau d'organisation à travers les systèmes de positionnement, de différenciation et de qualification des espaces et des lieux ; à partir de ces récits s'édifient les superstructures de l'organisation métropolitaine. Cette lecture pragmatique et compréhensive de la métropolisation n'occulte pas le rôle structurant

¹ Les approches fonctionnalistes appréhendent l'organisation métropolitaine, et ses polarités, à partir d'une analyse macro-quantitative des flux.

² Cet article synthétise une partie des résultats du programme de recherche intitulé "Les ménages opérateurs d'une métropolisation qui ne dit pas son nom" (2014-2016), financé par le PUCA, dans le cadre de l'appel "La ville ordinaire et la métropolisation" (2013). Ce programme a été dirigé par J. Baratier de l'Agence d'urbanisme de Tours et par L. Cailly de l'UMR Citeres (Tours). Le rapport est consultable sur le site du PUCA : http://www.urbanisme-puca.gouv.fr/IMG/pdf/3_Metropolisation_Menages.pdf

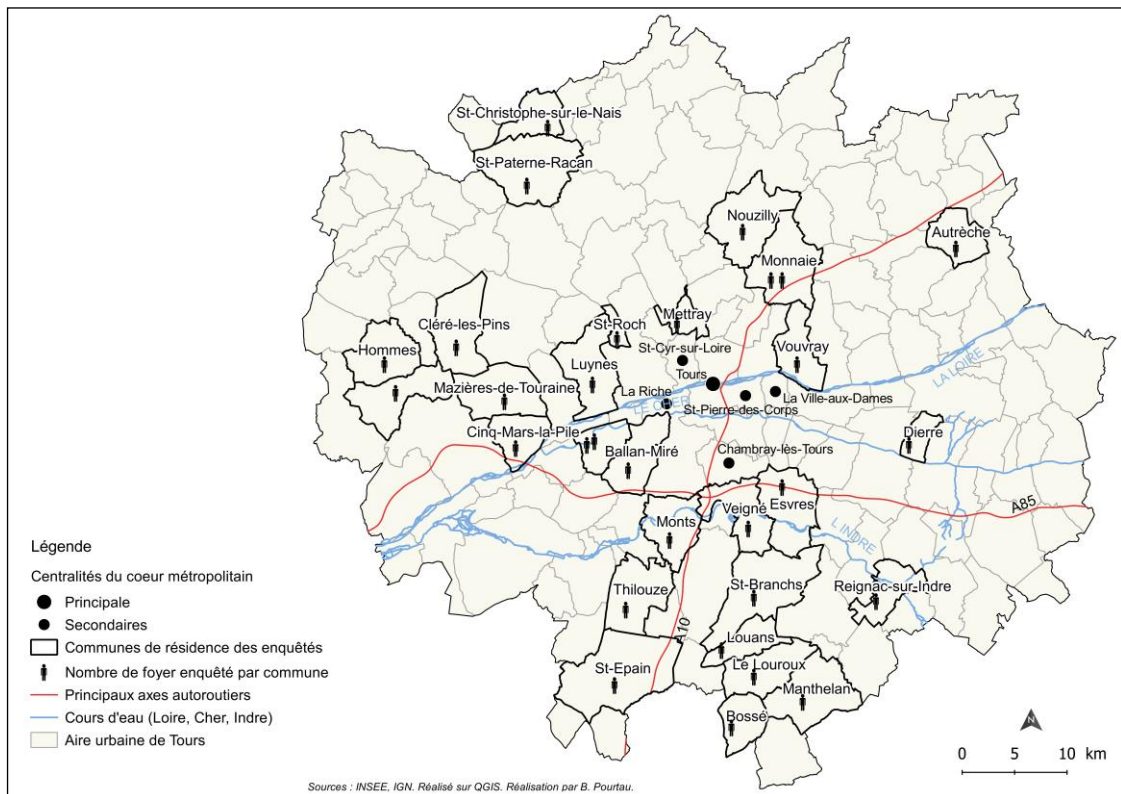
des politiques urbaines et des entreprises et, avec lui, celui de l'emploi, des services et des grands équipements ; elle considère plutôt que la dynamique des systèmes urbains provient du jeu dialectique entre les pratiques spatiales que mènent les acteurs ordinaires et les ressources objectivées dans l'espace urbain. Ces dernières livrent des potentialités « configurantes » que les habitants intègrent et valorisent (ou non) en fonction de leurs stratégies d'habiter. De diverses manières, ils contribuent ainsi à produire, ou à reproduire, des structures d'ordre qui sont au fondement des processus d'agencement métropolitain. C'est dans cette perspective de compréhension fine des rouages de la fabrique métropolitaine que nous nous intéressons aux pratiques de mobilité quotidienne des individus périurbains ainsi qu'à leurs représentations spatiales. Ce dernier objectif rejoint l'attention portée récemment à la dimension symbolique des pratiques spatiales et des hauts lieux du périurbain (Berroir *et al*, 2015).

Le terrain d'étude est celui de l'aire urbaine de Tours. Les dynamiques territoriales à l'œuvre (ATU, 2016) la classent dans la catégorie des villes intermédiaires, lesquelles sont particulièrement nombreuses en France et exercent un rôle déterminant dans la métropolisation du territoire français (Cailly, Vanier, 2010). Ce choix permet notamment de changer d'échelle d'analyse et de porter notre regard sur d'autres espaces que ceux des grandes aires urbaines fréquemment étudiées (Berroir *et al*, 2004 ; Chaléard *et al*, 2016 ; Thiard et Berger, 2006, etc.).

Les données sur lesquelles nous nous appuyons ont été recueillies dans le cadre du programme de recherche *Formes ordinaires de la métropolisation* (2016). La population étudiée, recrutée par le bouche à oreille et par du démarchage dans des lieux publics (gares, places, etc.), a été interrogée entre septembre 2015 et janvier 2016. Le recrutement visait l'hétérogénéité des profils tout en essayant d'être fidèle à la structure sociodémographique des espaces périurbains. D'un point de vue de la structure familiale, sur les 30 foyers (soit 40 personnes), 26 vivent en couple (dont 19 ménages avec au moins un enfant à charge) et 4 sont des femmes célibataires (3 d'entre elles n'ayant pas ou plus d'enfant à charge). La moyenne d'âge de notre population est de 41 ans³ et la grande majorité des enquêtés sont en activité (seulement trois retraités). Parmi les actifs, la moitié de notre population appartient aux professions intermédiaires. Les autres actifs se répartissent assez équitablement entre catégories populaires (ouvriers, employés, agriculteurs) et catégories supérieures (cadres supérieurs, chefs d'entreprises). Du point de vue des lieux d'enquête, nous nous sommes efforcés de faire varier les contextes de résidence en jouant sur l'éloignement au cœur métropolitain et sur la proximité de polarités secondaires (Carte 1). Le protocole d'enquête employé déploie plusieurs volets : d'abord des entretiens qualitatifs approfondis sur le parcours résidentiel, les pratiques spatiales, les pratiques de mobilité

³ La médiane est de 43 ans et les extrêmes sont âgés de 27 et 70 ans.

quotidienne et les représentations du territoire de vie ; ensuite, un deuxième volet d'enquête par GPS sur 7 jours consécutifs, programmé sur la plage horaire 7h – 21h ; enfin, un dernier volet optionnel, d'explication des traces lorsque des incohérences fortes entre l'entretien et le tracé GPS étaient observées.



Carte 1 : Carte de situation des communes de résidence et répartition spatiale des enquêtes.

En complément de l'analyse des entretiens *stricto sensu* (recueil et codage des informations, analyse de discours), cet article accorde une place particulière au traitement cartographique basé sur le relevé de traces GPS (Feildel, 2014). Ces traitements ont fait l'objet de plusieurs types d'exploitation et permettent d'analyser à l'échelle de l'individu la concordance (et parfois la dissonance) entre les pratiques et les représentations de l'espace, d'identifier les variations dans le temps et entre les membres du ménage, mais aussi d'illustrer différentes manières de faire métropole.

À travers cette approche qualitative et en nous appuyant sur les nombreux travaux portant sur la construction des modes d'habiter (Cailly, 2004, 2008 ; Dodier, 2012, Morel-Brochet, 2007), nous nous focalisons ici sur la notion d'agencement ce faisant nous laissons de côté la question des déterminants des modes d'habiter, bien traitée dans la littérature

(Dodier, 2012, Berroir *et al*, 2015). Nous réinterrogeons les structures organisationnelles de la métropole à partir des pratiques habitantes et des représentations spatiales qui leur sont associées, conçues comme autant de façon(s) de faire métropole. Ce faisant, nous faisons l'hypothèse que les habitants constituent des acteurs métropolitains *en tant que tels*. Par leurs stratégies de placements et de déplacements, ils produisent des agencements (Lussault, 2009) qui obéissent à des régularités collectives, donnent forme à la métropole et contribuent à redessiner de manière dynamique les structures urbaines. Dans cette perspective (Frémont, 1976 ; Di Méo, Castaingts et Ducournau, 1993), l'analyse des « espaces vécus » complète l'approche morpho-fonctionnelle des espaces, en faisant de la géographie quotidienne des habitants un ressort essentiel des processus d'organisation et de mise en ordre des territoires. Cette entrée permet alors d'appréhender plus finement la complexité de l'organisation métropolitaine.

L'analyse des matériaux révèle des processus de périphérisation et d'autonomisation des pratiques de mobilité périurbaine (1.1) et de sectorisation (1.2) qui se développent au sein d'une organisation polycentrique (1.3). De plus, l'analyse permet d'aborder l'organisation des programmes d'activités (Chardonnel, Louargant, 2007) laquelle différencie clairement, dans l'ordre des pratiques et des représentations, la mobilité de semaine et celle de fin de semaine (2.1), mais également les jours composant ces deux ensembles (2.2). Au regard de ces dynamiques structurantes, nous identifions dans une dernière partie 8 *façons de faire métropole* qui contribuent sérieusement complexifier la lecture de l'agencement métropolitain. Ces archétypes révèlent notamment une divergence entre trois stratégies d'ancrage des pratiques (autonomie, transaction, articulation) qui structurent diversement les relations entre les périphéries urbaines et le cœur métropolitain⁴.

⁴ Le cœur métropolitain désigne ici la partie centrale, dense et continument bâtie de l'aire urbaine. Il regroupe la ville-centre et la proche banlieue constituée des communes de première couronne (Joué-lès-Tours, Chambray-lès-Tours, St-Pierre-des-Corps, St-Cyr-sur-Loire, La Riche).

1 Les morphologies spatiales de la mobilité périurbaine

1.1 Périphérisation et autonomisation des pratiques spatiales

J. Lévy et M. Lussault (2013) définissent la périphérisation de l'urbain comme « un mode d'urbanisation caractérisé par le développement de gradients d'urbanité faible ». À travers cette définition, les auteurs souhaitent se départir de définitions trop étroitement morphologiques, comme celle « d'étalement urbain », tout en se différenciant du terme « périurbanisation » en prenant en considération l'ensemble des expressions du desserrement urbain (Berger, 2004). Le terme de périphérisation que nous mobilisons ici désigne davantage le *processus* que l'état et évoque le développement tout azimut de l'offre suburbaine et périurbaine (Bonnin-Oliveira, 2016). Cette notion traduit également l'idée selon laquelle les ménages, à travers leurs pratiques spatiales, tendent à valoriser les ressources internes aux couronnes périurbaines – celles qu'offrent les petites villes notamment – ou les ressources plus rares et plus diversifiées que livrent les communes suburbaines situées aux franges de l'agglomération principale.

Concrètement, les cartes issues des traces GPS et les schémas de pratiques élaborés à partir des entretiens, font ressortir une forte périphérisation des pratiques spatiales. Celle-ci découle d'abord de l'examen des lieux d'emplois. Dans notre échantillon, les périurbains qui travaillent dans le centre de la métropole (i.e : Tours-centre) sont minoritaires (15/36). La majorité occupent un emploi en proche banlieue (5/36) ou à l'intérieur du périurbain (16/36), confirmant l'importance croissante de l'emploi local, situé en lisière d'agglomération ou interne au périurbain (Berroir *et al.*, 2015 ; Bonnin-Oliveira, 2013). Cette localisation périphérique de l'emploi n'est pas sans conséquence sur les autres pratiques spatiales : elle induit des pratiques autour du lieu d'activité ou bien réalisées sur le trajet, dans tous les cas, agrégées à ce motif principal. La périphéricité de l'emploi apparaît alors comme un puissant facteur d'ancrage des pratiques spatiales en bordure de la ville dense et dans l'espace périurbain, au détriment des secteurs centraux et péri-centraux.

L'analyse des pratiques hors-travail fait ressortir des formes d'habiter encore plus nettement périphériques. Les courses ordinaires, les activités parascolaires des enfants, les loisirs sportifs ou culturels sont très majoritairement réalisés à l'intérieur du périurbain, pour l'essentiel dans l'environnement résidentiel de proximité, au sein de la commune de résidence, s'il s'agit d'une petite ville ; dans un ou plusieurs bourgs voisins, s'ils habitent une commune de petite taille. Sans que l'on puisse parler à proprement parler de bassins de vie (Vanier, 2009), des aires de pratiques de proximité se dessinent à l'échelle intercommunale, comme le montrent, par exemple, les suivis GPS et les entretiens que nous avons menés dans plusieurs communes situées autour de Langeais :

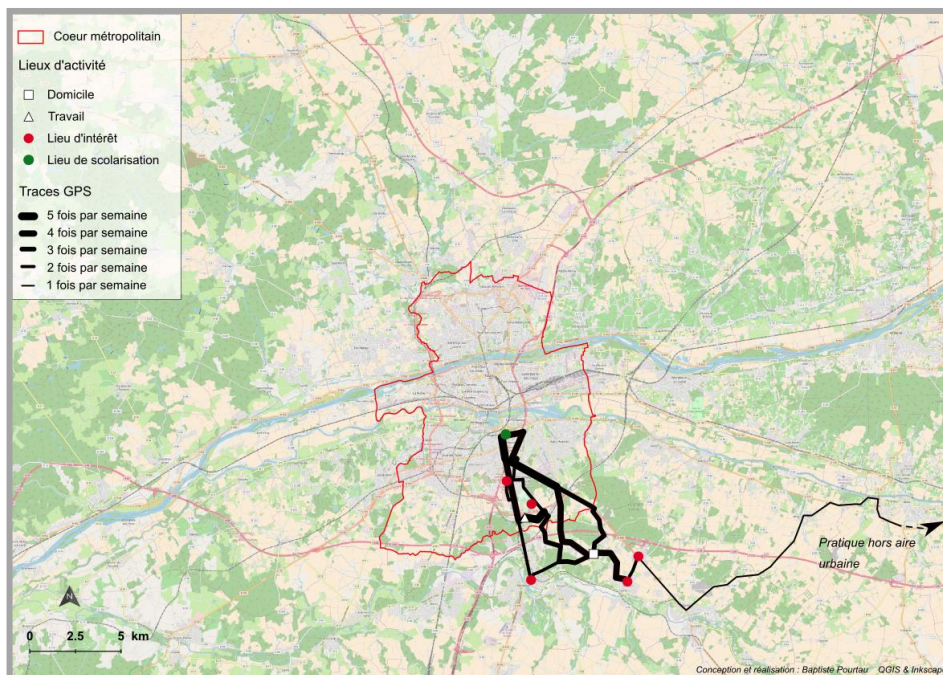
« La première piscine, on l'a à Langeais [...] quand on veut aller au cinéma, il y a Langeais [...] Mathilde⁵ fait de l'équitation à Langeais tous les samedis matins [...] Alors à Langeais on a un carrefour market mais on achète pas seulement dans les supermarchés, on connaît un agriculteur qui vend sa viande en direct, le charbon de bois on connaît quelqu'un qui en fait, on a un petit réseau. Le fromage, on a un ami qui est venu du Jura donc il en a ramené. Après, on a un bon réseau au niveau de la boucherie » (M. et Mme Rauton⁶, Hommes)

Cette petite ville (qui constitue un pôle secondaire situé à 25 km à l'ouest de l'agglomération tourangelle) offre à la fois des supermarchés, un marché, des commerces de proximité, un collège, une offre médicale et paramédicale diversifiée ; et structure dans l'ordre des pratiques et des représentations un petit pays à l'apparence toute christallérienne. Cette structuration du périurbain en aires de proximités (Cailly *in* Vanier, 2010, p. 225) illustre un processus d'autonomisation relative de la vie périurbaine, identifié par de nombreux auteurs (Brevet, 2011 ; Rougé, 2013 ; Dodier, 2012). Cette localisation d'une part croissante des pratiques ordinaires au sein du territoire résidentiel s'explique non seulement par le développement des services et des équipements qui accompagnent la maturation des espaces périurbains, mais aussi par des stratégies de relocalisation au sein du voisinage résidentiel d'activités initialement réalisées dans le cœur (Desjardins, Mettetal, 2012 ; Morel-Brochet, Motte, 2010), et ce dans un contexte économique moins favorable à l'automobile et marqué par un ré-enchantement du local. Comme S. Bonnin l'a montré pour Toulouse, les petites villes (situées entre 20 et 30 km de Tours : Langeais, Azay-le-Rideau, Bléré, Amboise, Château-Renault) jouent un rôle très structurant dans le recentrage de ces pratiques spatiales (Bonin-Oliveira, 2016).

L'autre aspect de la périphérisation des pratiques observables à travers les traces GPS, déjà mis en évidence pour le nord de l'aire urbaine par S. Thibault (*et al*, 2001), relève de la place qu'occupent les centralités émergentes situées aux franges de l'agglomération dans le quotidien des habitants périurbains. Les deux pôles d'activités que constituent Chambray-Sud et Tours-Nord, et les deux pôles secondaires que forment St-Pierre-des-Corps, et dans une moindre mesure La Riche, exercent un rôle structurant. Comme l'ont montré les travaux menés sur le périurbain des agglomérations en Pays de la Loire (Périurb, 2011), les centralités commerciales situées aux entrées de ville – en complément de la pratique locale des supermarchés – accueillent une bonne part des pratiques commerciales des périurbains. En regard, le centre-ville de Tours est pour une large majorité d'entre eux ignoré. Cette tendance se confirme dans nos enquêtes. Il apparaît ainsi que ces centralités émergentes (dont les contours dépassent la simple offre commerciale et s'étendent à l'ensemble des ressources que livrent ces communes suburbaines) constituent le principal point de contact et d'accès au cœur métropolitain. Cette périphérisation des pratiques peut varier dans ses formes notamment suivant le degré d'intégration du cœur métropolitain.

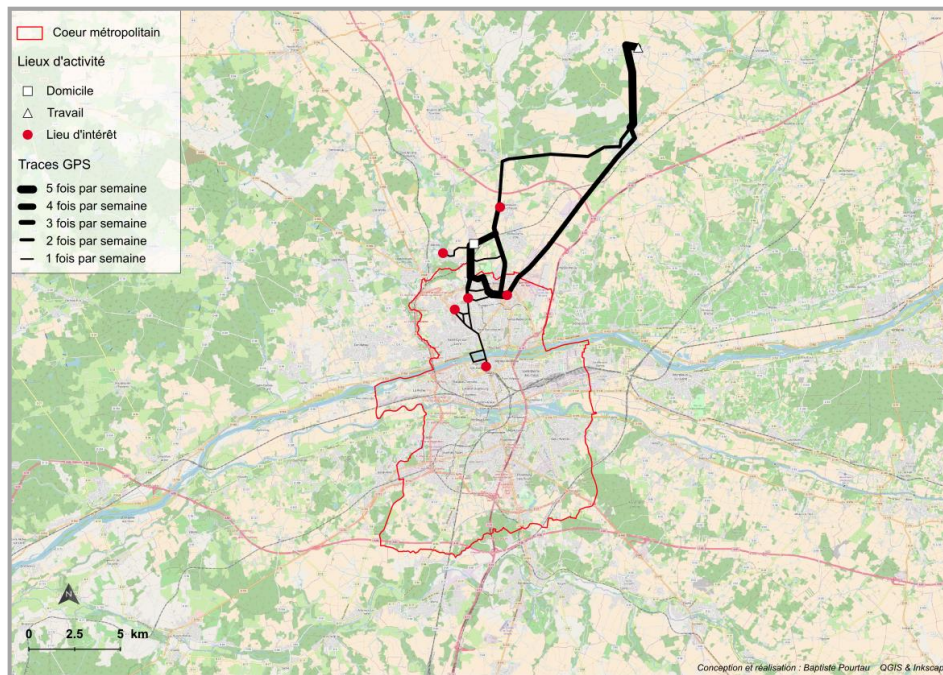
⁵ Le prénom de l'enfant a été changé dans un souci d'anonymisation.

⁶ Les noms utilisés sont fictifs afin de garantir l'anonymat des enquêtés.



Carte 2 : Modèle périphérique du processus de périphérisation des pratiques spatiales. L'exemple de la trace GPS hebdomadaire de M. Onglut, résidant à Esvres-sur-Indre, "semaine type".

Le premier profil exprime une logique d'évitement du centre-ville de Tours, avec une valorisation des centralités émergentes et des polarités internes au périurbain. Ce modèle « périphérique » est bien illustré par la trace GPS (hebdomadaire) de M. Onglut (Carte 2) qui réside dans une commune périurbaine proche de Tours (Esvres-sur-Indre). Cette carte montre clairement un faible intérêt pour la partie péricentrale du « cœur métropolitain » pratiquée pour le seul motif d'accompagnement d'un enfant sur son lieu de scolarisation. Nous observons également que le lieu de travail de M. Onglut est localisé dans la frange suburbaine du cœur métropolitain. L'ensemble de ses lieux d'intérêt (courses, loisirs, activités autres...) sont situés soit dans les franges suburbaines (Chambray-lès-Tours), soit dans les centralités périurbaines secondaires (Montbazou, Veigné) et la commune de résidence (Esvres-sur-Indre). Par ses pratiques, M. Onglut se place dans une attitude d'évitement du centre de l'agglomération, seulement pratiqué pour des déplacements pouvant être qualifiés de contraints. Le reste du temps, et dans la mesure du possible, M. Onglut tend à valoriser et à rechercher les ressources de sa commune de résidence et des centralités secondaires.



Carte 3 Modèle intégrateur du processus de périphérisation des pratiques spatiales. L'exemple de la trace GPS hebdomadaire Mme. Durfie, résidant à Mettray, "semaie type".

En contre-point, un deuxième profil se dessine, plus inclusif, car davantage ouvert à l'ensemble du cœur métropolitain. En complément des pratiques réalisées à l'intérieur de la couronne périurbaine et des franges suburbaines, le noyau central de l'agglomération est plus régulièrement pratiqué. Ce modèle est bien représenté par Mme Durfie (Carte 3), résidente d'une commune du périurbain « proche » de l'aire urbaine de Tours (Mettray). Son tracé GPS rend compte d'une organisation spatiale largement structurée autour de la mobilité domicile (Mettray) – travail (Nouzilly), interne au périurbain. Concernant la mobilité hors-travail, les pratiques spatiales intègrent très facilement les franges nord du cœur métropolitain (Tours-Nord, St-Cyr-sur-Loire), tout en exploitant les centralités périurbaines : les bourgs de Mettray et de Chanceaux-sur-Choisille. Mais, cette logique de périphérisation n'exclut pas des déplacements réalisés vers la partie centrale du cœur métropolitain (l'hyper-centre de Tours), qui apparaît ici à travers la fréquentation de la *Grande braderie* de Tours.

Pour une majeure partie des périurbains cette périphérisation et cette autonomisation des pratiques spatiales répondent à une logique de quadrant. Ce territoire sectorisé ne doit toutefois pas être considéré comme définitivement fermé et monolithique. Le territoire englobe l'aire de proximité et n'exclut pas des débordements.

1.2 La sectorisation des modes d'habiter périurbains

Si la sectorisation des pratiques spatiales⁷ chez les habitants du périurbain n'est pas un phénomène nouveau (Cailly, 2007), les traitements réalisés dans ce programme permettent d'en affiner les résultats et de lui donner une signification plus forte en termes de vécu.

Au préalable, nous devons rappeler qu'un des traits saillants des représentations tourangelles réside dans le partage, à la fois pratique et idéal, entre Tours-Nord et Tours-Sud, la Loire (pour les habitants du Sud) et le Cher (pour les habitants du Nord) faisant souvent office de frontières. Il s'agit bien sûr d'une représentation non exclusive car il n'est pas rare que des habitants du Sud travaillent au Nord et *vice versa* en évoquant d'autres motifs de fréquentation. Néanmoins, lorsque les habitants travaillent dans leur secteur de résidence (dans la majorité des cas), la localisation préférentielle des pratiques dans le secteur de résidence domine. Les cartes des pratiques de mobilités hors-travail rendent compte de cette sectorisation.

Les habitants du Val-de-l'Indre, par exemple, fréquentent essentiellement les franges sud de l'agglomération, quand les habitants du périurbain nord (Monnaie, Mettray, Autrèche) fréquentent les franges nord. La situation à l'est est plus composite : les pratiques se distribuent entre les polarités orientales de l'agglomération (St-Pierre-des-Corps, La Ville-aux-Dames) et, selon des stratégies souvent liées à l'origine résidentielle ou à l'emploi, Tours-Nord ou Tours-Sud ; ou les deux. À l'ouest, le plus faible niveau d'équipement de La Riche crée une situation plus confuse. Les personnes composent entre diverses centralités : La Riche, St-Cyr-sur-Loire, Tours-Nord ou Chambray-lès-Tours. Nous remarquons néanmoins que les espaces périurbains lointains qui se sont développés en lien avec l'ouverture de l'A85 (Cinq-Mars-la-Pile, Langeais, etc.) semblent davantage captés par le Sud de l'agglomération que par le Nord, pour des raisons, compréhensibles, de temps d'accès. De la même manière, les habitants du Val-de-Cher (St-Martin-le-Beau, Bléré) sont également fortement attirés par Tours-Sud. Cette géographie fonctionnelle et sectorisée des pratiques quotidiennes se retrouve assez fortement dans les représentations spatiales des périurbains. À l'exception de ceux dont les pratiques quotidiennes se déploient à l'échelle de l'aire urbaine, le secteur de résidence et de pratique est souvent assez nettement identifié. Il entre dans un système de valorisation (du secteur d'habitat) et de dévalorisation (d'un autre secteur) qui sert à légitimer autant l'ancrage résidentiel que la forte territorialisation des

⁷ Pour schématiser, l'association entre une « aire de proximité » strictement périurbaine et la fréquentation préférentielle d'une centralité émergente dans un secteur de l'agglomération fait apparaître des quadrants (nord, sud, est ou ouest), définis comme des horizons différenciés et pertinents de localisation des pratiques quotidiennes.

pratiques au sein de ce secteur. Mme Guéson réside à Luynes. La plupart de ses pratiques se localisent dans l'Ouest tourangeau :

« Joué-lès-Tours, La Riche, St-Pierre-des-Corps, tout le sud de la Touraine... le coin ne me plaît pas... en même temps je n'ai pas essayé, le gens me paraissent plus personnels, plus renfermés mais en même temps, encore une fois, je n'ai pas essayé... mais comment dire... l'environnement trop plat ne me plaît pas. Moi ce que j'aime bien, c'est la verdure, le bois, tout ça donc c'est davantage le côté ouest de Tours... le Nord de Tours, je n'aime pas trop et le Sud, pas du tout, tout ce qui est Ste-Maure-de-Touraine, beurk ». (Mme Guéson, Luynes)

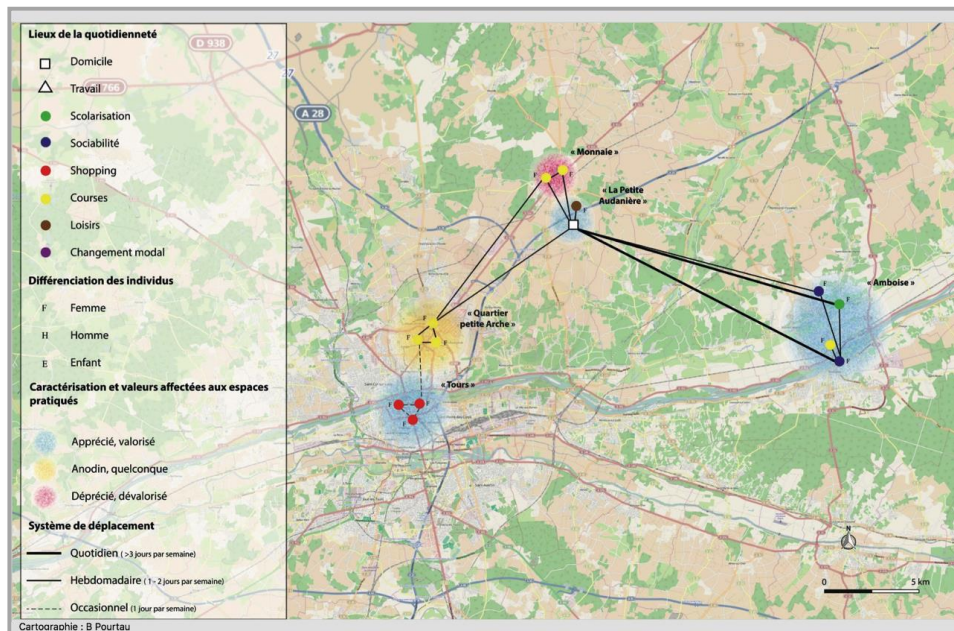
Dans bien des cas, l'analyse biographique permet de comprendre cet ancrage des pratiques dans un secteur clairement identifié. En effet, celui-ci concorde souvent avec un parcours résidentiel réalisé dans un même quadrant de l'aire urbaine. Les routines et les habitudes prises dans l'environnement résidentiel du premier logement (par exemple en proche banlieue) favorisent une installation périurbaine dans le même secteur. Les pratiques locales stabilisées, les proximités familiales ou amicales ou encore la localisation d'un emploi proche ont alors tendance à se perpétuer et favorisent l'ancrage des pratiques dans ce même secteur (Cailly, 2004).

Dans le prolongement de ces dynamiques spatiales internes au périurbain, les traces GPS nous renseignent sur le caractère polycentrique de l'organisation spatiale des ménages. Il apparaît que ce polycentrisme s'exprime à la fois dans sa dimension matérielle de *lieux pratiqués* mais aussi, et surtout, dans sa dimension idéale de territoires représentés et vécus.

1.3 Le polycentrisme : une réalité matérielle et idéale

En s'intéressant aux pratiques des habitants de la ville nouvelle de l'Isle-d'Abeau, Chalas (2004) sort d'une analyse classique de la centralité urbaine et montre que le polycentrisme se manifeste par la multiplication des territoires vécus où se déploient et s'agrègent les pratiques. Notre démarche, en associant une analyse des représentations spatiales à celle des pratiques effectives, se situe dans le prolongement de ces territoires vécus. Dans cette perspective, le polycentrisme d'un territoire n'est plus seulement le résultat matériel, effectif des pratiques de l'espace mais aussi celui, beaucoup moins palpable, et plus rarement intégré dans l'analyse, des représentations et des affects associés aux espaces pratiqués. Ces centralités vécues sont des espaces situés autour ou en dehors de l'environnement résidentiel immédiat qui – d'un point de vue individuel ou familial – agrègent un certain nombre de pratiques différentes ; qualifient comme un seul et même ensemble un plus ou moins grand nombre de lieux ; sont des ensembles identifiés et qualifiés qui suscitent des représentations positives, négatives ou neutres. Pour documenter l'hypothèse de ce

polycentrisme périurbain, nous avons croisé les éléments cartographiques fournis par les traces GPS avec les discours des individus collectés lors des entretiens. Prenons l'exemple de Mme Siflot (Carte 4).



Carte 4 : Représentation du polycentrisme périurbain à partir des pratiques spatiales et des représentations du territoire de Mme Siflot, résidant à Monnaie.

Mme Siflot est à la retraite et vit seule. Malgré le temps important passé à son domicile en raison de son inactivité, la représentation cartographique de ses pratiques et de ses représentations met clairement en exergue une structure polycentrique de son quotidien. Loin de témoigner d'un repli exclusif sur le logement, la carte fait apparaître cinq pôles.

Le premier pôle se rapporte aux abords du logement (maison, hameau). Bien que situé administrativement sur la commune de Monnaie, cet espace domestique apparaît comme une enclave distincte de la commune que Mme Siflot assimile au bourg. Alors que le logement est largement valorisé, le bourg, fréquenté (petits achats : pain, journal) mais dévalorisé, fait figure de deuxième pôle. Mme Siflot identifie deux autres pôles en faisant la distinction entre la frange nord du cœur métropolitain et sa partie centrale. D'un côté, la zone commerciale de *La Petite Arche*, qu'elle qualifie de Tours-Nord et qu'elle fréquente de façon utilitaire et qui constitue un espace auquel n'est associée aucune valeur particulière ; de l'autre Tours, qui qualifie ici l'hyper-centre, qu'elle fréquente dans un rapport touristique (cinéma, shopping...), occasionnel, largement valorisé dans le discours et les représentations. Enfin, Amboise constitue un dernier pôle identifié et structurant dans l'organisation spatiale de son quotidien : Mme Siflot, dans ses représentations comme dans ses pratiques, ne fait pas de distinction entre les sous-espaces qui entourent cette petite ville (Nazelles-Négron, Pocé-sur-Cisse). Elle tend même à les amalgamer, leur attribuant une même valeur affective et les renvoyant, indifféremment, à diverses formes de pratiques de

sociabilité : visite d'une maman en maison de retraite, accueil des petits-enfants, moments avec sa fille, etc.

Cet exemple s'applique à la majorité de nos interviewés qui, loin de se référer à des territoires du quotidien polarisés uniquement par le cœur métropolitain, donnent à voir des organisations spatiales qui s'appuient et se construisent autour de polarités secondaires (Langeais, Amboise) et de centralités périurbaines (Fondettes, Montbazou) différenciées, positivement ou non, par les pratiques et les représentations des ménages.

En définitive, il apparaît que la mobilité quotidienne des habitants périurbains présente des morphologies spatiales singulières (périphérisation – sectorisation – polycentrisme), qui participent à la mise en ordre, à la reproduction mais aussi aux dynamiques d'évolution du territoire métropolitain et impliquent une redéfinition des rôles des centralités urbaines, suburbaines et périurbaines dans l'organisation structurelle de la métropole. Si ce processus s'inscrit dans la répétition et la durée, les temps courts de la pratique influent aussi, au quotidien, sur le faire métropole.

2 Les morphologies temporelles de la mobilité périurbaine

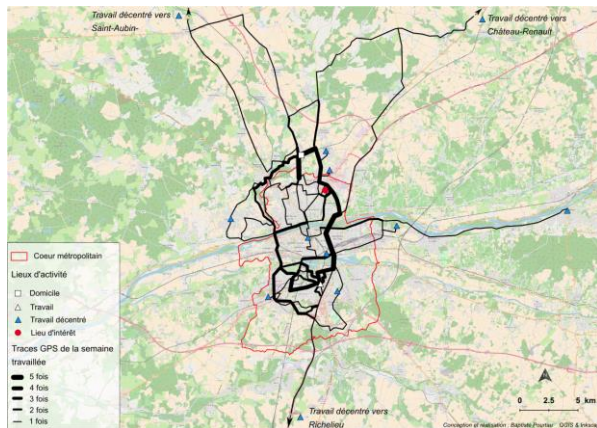
Les matériaux récoltés montrent, dans un premier temps, une tendance déjà largement traitée dans le champ scientifique selon laquelle les pratiques de mobilité périurbaine ne sont pas les mêmes en semaine (où elles sont structurées autour de la relation domicile-travail, avec des distances parcourues souvent importantes) et le week-end (investissement de l'espace local, de l'environnement résidentiel de proximité) (2.1). L'analyse fine des temporalités périurbaines permet d'établir une seconde distinction, entre le samedi (recherche d'une sociabilité parfois lointaine, sorties) et le dimanche (investissement du logement) (2.2).

2.1 Une différenciation semaine / week-end

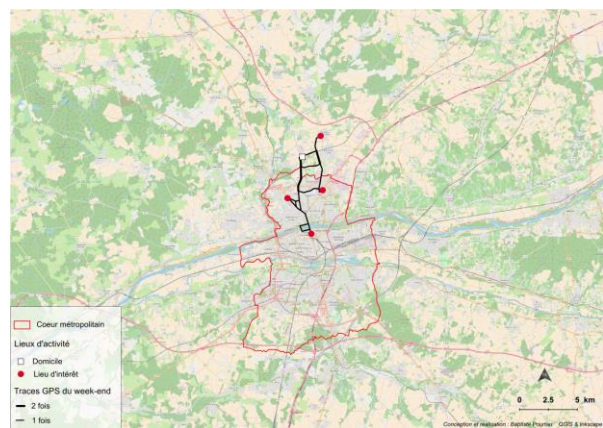
J.-P. Orfeuil (2002) parle « d'effet barbecue » pour évoquer la propension des habitants du périurbain à investir leur espace résidentiel de proximité durant le week-end et les congés, en compensation d'une mobilité de semaine marquée par des déplacements conséquents, contraints par le travail. Pour développer et illustrer cette différenciation des pratiques de mobilité au sein d'une semaine, nous mobilisons les cartographies individuelles quotidiennes réalisées à partir des traces GPS.

M. Durfie habite dans une commune périurbaine de première couronne. Il est technicien en informatique dans une entreprise située à Joué-lès-Tours, une commune située au sud

du cœur métropolitain. M. Durfie entre parfaitement dans la catégorie des professionnels mobiles que R. Gressel (2008) définit comme étant des « *professionnels pour qui le déplacement est une activité secondaire indispensable à l'exercice de leur activité principale* ». De fait, M. Durfie a une mobilité professionnelle très importante comme en témoigne sa trace GPS du jeudi (Carte 5). Sa pratique illustre une stratégie de compensation très explicite dans son discours : repos en fin de semaine en réaction à la sur-mobilité professionnelle de la semaine. Ce « rééquilibrage » des pratiques de mobilité (Nessi, 2012) se traduit, le week-end, par un temps important passé au lieu de résidence et par un nombre de déplacements et de kilomètres parcourus très réduits (Carte 6).



Carte 5 : Représentation de pratiques de mobilité de semaine très importantes à partir de la trace GPS de M. Durfie, résidant à Mettray, semaine de travail ordinaire.



Carte 6 : Représentation du rééquilibrage des pratiques de mobilité en fin de semaine à partir de la trace GPS de M. Durfie, résidant à Mettray, week-end ordinaire.

La distinction semaine/week-end ne doit pas être interprétée comme un repli sur l'espace résidentiel, entendu sans investissement. Les ménages concernés décrivent des pratiques nombreuses et protéiformes (engagement associatif, entretien des réseaux de sociabilité, consommation, etc.) qui tendent à valoriser l'échelle locale en regard des temporalités et pratiques de la semaine. M. et Mme Baluté (résidant à Cléré-les-Pins) illustrent bien cette distinction. Monsieur travaille dans le cœur métropolitain, Madame est auxiliaire de vie à Cléré-les-Pins mais se déplace régulièrement dans les communes voisines. Le couple opère une distinction nette entre les pratiques de semaine très polarisées par la métropole et celles du week-end qui évitent le cœur métropolitain et s'ancrent dans les communes voisines, notamment *via* l'engagement associatif. Cet investissement du local, notamment par des pratiques de loisir « naturophiles » (Munafo 2016), va au-delà d'une logique purement compensatoire, mais s'insère dans une stratégie de valorisation complémentaire des espaces-temps métropolitains.

« C'est exceptionnel qu'on soit là ce matin [samedi matin]... parce qu'on bouge tout le temps. On est habitués à ce rythme de vie-là [...] on donne un coup de main au haras de Bel-Air à Pernay qui organise de grosses manifestations au niveau national [...] On est très impliqué [...] on travaille beaucoup en cuisine [...] notre deuxième passion c'est la cuisine. Donc, on les suit avec ma femme et on fait la cuisine... [...] Donc on a une vie de... dingues mais c'est génial. » (Mme. et M. Baluté, Clérés-Pins)

Ces deux cas, parmi d'autres, font état de logiques de territorialisation locale et d'autonomisation qui varient entre la semaine et le week-end. La métropole semble donc se structurer, vivre et battre au rythme des temporalités travail / hors-travail. Dans cette configuration, le hors-travail favorise l'espace de proximité et la production de territorialités locales.

La différenciation entre semaine et week-end semble toutefois moins vraie pour les ménages à fort capital culturel qui font preuve d'une capacité à s'extraire de ce schéma en mobilisant tout ou partie du week-end pour des sorties culturelles, des pratiques récréatives et de sociabilité dans le cœur métropolitain ou dans d'autres métropoles. Cette analyse tend à confirmer les observations des enquêtes quantitatives suivant lesquelles les ménages aisés du périurbain présentent une mobilité de fin de semaine aussi élevée que durant la semaine alors que pour les ménages aux revenus moyens (voire faible) la mobilité s'amointrit (Orfeuil et Soleyret, 2002).

« On profite du Comité des œuvres sociales de mon travail, du Conseil départemental, qui nous permet d'aller voir de vrais [insistance] spectacles à Paris et ça on le fait dès qu'on peut au moins une fois tous les deux mois, voire plus. » (M. Lucrat., Savonnières)

« Pour les choses culturelles, on va les chercher, on bouge, on a des amis à Lyon, on va à Lyon, on va à Paris régulièrement, mais encore une fois, c'est parce que nous, nous avons les moyens de le faire... » (Mme Brétin., St-Paterne-Racan)

Les pratiques de mobilité de M. Lucrat, en semaine sont essentiellement marquées par le domicile-travail. Le week-end, il est plutôt casanier et a tendance à pallier l'éloignement par l'utilisation d'équipements audio-visuels de grande qualité. Pour autant, régulièrement, au moins une fois tous les deux mois, le ménage se déplace à Paris pour assister à des représentations (théâtre, opéra, etc.). Dans l'autre ménage, Madame Brétin, résidant dans le périurbain éloigné mais étant d'origine urbaine, subit son lieu de résidence actuel. Elle ne souhaitait pas déménager pour s'éloigner de Tours mais les négociations et les arbitrages au sein du couple lui ont été défavorables. L'éloignement vis-à-vis du cœur métropolitain rime avec un éloignement des activités culturelles. Pour pallier ce manque, le couple se rend plus régulièrement que par le passé dans de grandes métropoles afin d'accéder aux ressources culturelles (expositions, spectacles). Ces stratégies mettent bien à jour l'existence de marges de manœuvre, et la nécessité, pour ce profil de ménages, de pouvoir s'extraire du territoire local pour accéder à des ressources extérieures. Ces ménages aisés sont donc en capacité de jouer sur les différents horizons territoriaux (local, métropolitain, national) sortant ainsi d'une unique échelle spatiale de référence (Berroir *et al*, 2015).

Une analyse plus fine des données recueillies sur les rythmes de la métropole permet également d'opérer une différenciation entre les pratiques du samedi et celles du dimanche.

2.2 Une différenciation entre le samedi et le dimanche

La plupart des ménages interviewés consacrent la journée du samedi à de multiples pratiques tournées vers l'extérieur : activités en lien avec les enfants, sport, achats, courses, shopping, sociabilités, parfois lointaines (à l'échelle de l'aire urbaine voire au-delà).

Situation qu'expose bien le couple de Monnaie, en argumentant en particulier sur la présence d'enfants dont la vie sociale et les activités ne doivent pas être affectées par l'implantation résidentielle :

Madame : « oui, que le fait que l'on habite-là ne soit pas un frein à leur vie sociale..., de loisir... Le samedi après-midi, on fait en général, toi ou moi, au moins un aller-retour à Tours. »

Monsieur : « oh bah oui, si ce n'est pas deux. »

Madame : « oui, en plus elles font le conservatoire donc elles font souvent des auditions, des répétitions... donc bon, il faut les emmener » (M. et Mme. Micotin, Monnaie)

Le week-end, et plus précisément le samedi, consacre la figure du *parent-taxi* sollicité pour la réalisation de l'ensemble des activités extra-scolaires. La journée du dimanche est quant à elle centrée sur le domicile et se déroule le plus souvent au sein de la cellule familiale nucléaire (couple et enfants). C'est une journée à laquelle sont souvent associés les termes : « *ne rien faire* », « *repos* », « *entre nous* », etc. À défaut de parler de repli, la famille apprécie d'avoir un peu de temps pour elle uniquement. Elle ne se coupe pas pour autant du « *reste du monde* ». On note ainsi que ce jour donne lieu à beaucoup plus d'usages et d'activités numériques, avec un important recours aux technologies d'information et de communication (*Skype*, téléphone, Internet, etc.). À bien des égards, ces liens tissés ou entretenus *via* les supports virtuels constituent également une manière de faire métropole en faisant de de l'habitat et du chez soi le centre « d'un système de lieux » (Pinson, Thomann, 2002). En définitive, les nouvelles technologies ne viennent pas seulement relativiser les effets potentiellement négatifs d'un éloignement (et d'un isolement) du cœur métropolitain sur la sociabilité en vis-à-vis ; elles sont une composante de la fabrication de la métropole.

En dehors de ces rythmes bien identifiés dans cette enquête, il existe aussi une particularité de la journée du mercredi, qui est fortement singularisante et spécifiante pour les femmes (gender), documentée par Dodier notamment (Dodier, 2009). Par ailleurs, l'analyse des suivis GPS révèle une forte individualisation des temps de la semaine (RTT, jour de congé en semaine) qui sont prédictifs d'une forte complexification de la construction des espaces-temps et qui demanderait des approfondissements complémentaires. La

structuration des espaces-temps est donc à la fois déterminée par des positionnements sociaux, par des trajectoires résidentielles et des effets de genre, mais aussi, plus finement, par les contraintes et/ou opportunités d'aménagement du temps de travail de plus en plus individualisés (Ortar, 2008 ; Louargant et Chardonnel, 2007).

En se livrant à un exercice de synthèse, nous pouvons dessiner *des figures* qui rendent compte de la diversité des manières suivant lesquelles les habitants des espaces périurbains tourangeaux, par leurs pratiques et leurs discours, structurent, organisent, construisent la métropole et ses territoires.

3 Les figures périurbaines de la métropolisation

La typologie développée ci-après mobilise les travaux sur la diversité des modes d'habiter périurbains et vise à préciser et/ou compléter les archétypes déjà identifiés (Cailly, 2008 ; Caily et Dodier, 2007 ; Dodier 2012, Jousseume, Bailleul et Cailly, 2016)⁸. Cependant, la perspective est quelque peu différente : il s'agit moins ici d'interroger les modes d'habiter et leurs déterminants (position sociale, trajectoire résidentielle, contexte d'habitat) que d'illustrer la diversité des formes d'agencement et d'intégration spatiales suivant lesquelles les vies périurbaines organisent les formes métropolitaines. L'approche retenue passe par une objectivation rigoureuse des *pratiques* et des *représentations* habitantes. Cette typologie a été élaborée à partir du report objectif des pratiques spatiales réalisées sur une semaine (recueillies par GPS et/ou par entretien) et du discours de valeur associé à ces pratiques, recueilli en situation d'entretien.

L'échantillon permet de distinguer trois ensembles de figures. Le premier rassemble des profils et des pratiques habitantes marqués par un rapport distendu à la métropole et par une forme volontaire de distanciation ou d'autonomisation exprimée tout autant par les pratiques décrites (et tracées) que par les représentations (3.1 ; 3.2 ; 3.3). La deuxième famille de figure (3.4 ; 3.5) nettement plus dichotomique, structure un modèle intermédiaire, à la fois fondé sur des logiques d'autonomie territoriale interne au périurbain (notamment dans la sphère hors-travail) et sur des logiques d'intégration fonctionnelle qui maintient un niveau élevé de relation avec le cœur de la métropole. Le troisième ensemble rassemble des ménages dont les organisations, les pratiques et les arbitrages correspondent à la recherche d'un équilibre au sein d'une configuration métropolitaine plus vaste, plus composite (3.6 ; 3.7 ; 3.8). Ces trois ensembles doivent être envisagés comme des archétypes, des modes

⁸ Une typologie des « figures de la périurbanité », construite en trois types (Cailly, 2007), puis déclinée en neuf types (Dodier, 2012), a révélé, la pluralité des manières de vivre et de se déplacer aux marges des villes.

d'habiter tendanciels, entre lesquels les organisations humaines se dessinent, se stabilisent et évoluent.

3.1 Les « péri-ruraux anti-urbains »

Ce profil d'habitant, plutôt représenté dans les espaces périurbains intermédiaires (Dodier, 2009) ou lointains, se caractérise par une forte valorisation de l'espace résidentiel de proximité et par la revendication d'une identité campagnarde. Les discours sont riches en descriptions qui valorisent le territoire local, le cadre de vie rural et les sociabilités villageoises plus « simples » à construire. Ce profil s'organise autour d'une périphéricité des modes de vie et de pratiques extérieures à la ville revendiquées dans les discours. La centralité du cœur métropolitain est pour partie contredite et les entretiens donnent très souvent lieu à la production d'un discours anti-urbain. L'accès aux ressources urbaines (équipements, services) s'effectue principalement dans les villes secondaires (Langeais, Château-Renault, Amboise) décrites comme des « petites villes » de l'aire urbaine qui jouent davantage un rôle de pôle urbain de substitution que de relais. Les services spécialisés sont, dans la mesure du possible, valorisés localement. Le recours au cœur métropolitain est occasionnel, déclenché par une activité incontournable (démarches administratives, rendez-vous médical chez un spécialiste) ou dans un rapport touristique à la faveur des centres commerciaux périphériques. Ce profil concerne plutôt des habitants natifs « du coin » ou des populations originaires d'ailleurs mais ancrées de longue date dans un quadrant périurbain. Pour ces habitants, assez différents des « captifs » (Rougé, 2009), l'implantation résidentielle est rarement subie mais repose sur l'origine, l'ancrage et les valeurs attachés à la péri-ruralité.

3.2 Les « péri-ruraux opportunistes »

Ce profil est proche du précédent mais il est moins exclusif et plus ouvert au cœur métropolitain. Les ménages composent selon les circonstances et les opportunités. D'un point de vue morphologique et identitaire, nous retrouvons une forte valorisation de l'espace local et le poids d'une identité résidentielle marquée par l'attachement à « la campagne » (« *On ne se verrait pas vivre en ville* »). Les espaces les plus appréciés et mis en avant dans les interviews sont locaux, proches, régulièrement associés au bien-être et à la qualité de vie. Ce profil s'organise également autour d'une relative périphéricité des modes de vie et de pratiques extérieures à la ville. Toutefois, à la différence du profil précédent, les ménages mentionnés ici n'entrevoient pas ces espaces proches de manière exclusive. Le territoire qui entoure le domicile constitue davantage un espace familier de ressources et un relais plutôt

qu'un substitut du cœur métropolitain. Contrairement au profil précédent, la ville ne constitue pas un espace repoussoir et les interviewés entretiennent avec elle une relation à la fois plus fréquente, plus diversifiée (médecine de spécialité, shopping, achats, pratiques culturelles et récréative, etc.) et plus positive que dans le type précédent.

3.3 Les « reclus »

Ce type de figure métropolitaine est bien décrit dans la littérature périurbaine (Cailly, Dodier, 2007). Il regroupe des individus ou des ménages dont la mobilité en dehors du domicile est très réduite et principalement contenue dans un rayon de proximité autour de la résidence. Dans nos travaux antérieurs (Cailly, 2004), nous avons inclus dans ce profil des actifs très casaniers, dont l'essentiel du temps hors-travail, par goût, se déroule au domicile ou dans son environnement proche. Le lieu d'habitat constitue LE lieu de tous les investissements, de la plupart des activités, des sociabilités et des loisirs : jardin, décoration intérieure, pratiques télévisuelles, etc. Insistons sur le fait que cet hyper-investissement du domicile n'est pas pathologique ou maladif, résultat de diverses phobies. Les ménages concernés ne parlent d'ailleurs pas de repli au domicile. Il s'agit le plus souvent d'actifs qui exercent leur activité professionnelle à domicile (auto-entrepreneurs) ou de personnes à la recherche d'un emploi. Il peut également s'agir de personnes retraitées qui ne désirent pas (ou plus) s'éloigner de leur domicile. Au final, la réclusion spatiale construit un territoire de niches, avec d'un côté une forte appropriation du logement et des espaces alentours et, de l'autre côté, un territoire métropolitain aux contours et aux contenus flous, un territoire social et spatial potentiellement étranger, représenté et imaginé comme dense, « minéral », « stressant » voire « dangereux ».

Contrairement aux types précédents marqués par une distance matérielle et symbolique au cœur de la métropole, deux autres types se fondent davantage sur le couplage entre territoire résidentiel et territoire métropolitain.

3.4 Les « navetteurs fonctionnels »

La figure du « navetteur » est double. Elle combine une pratique quotidienne du cœur métropolitain, pour l'activité professionnelle et quelques motifs pratiques, et une territorialisation particulièrement forte de l'espace résidentiel, pour tout ce qui relève de la sphère hors-travail. Cette déconnexion, présentée comme une rupture géographique par les habitants, est vécue positivement : elle permet de mettre à distance les sphères d'activité, d'établir une coupure qui, par exemple, permet de se régénérer le soir et le week-end sur le

lieu de résidence ou à proximité. Le territoire résidentiel est plutôt perçu comme un espace-temps intime, au sein duquel se construisent et s'entretiennent des réseaux sociaux privés, des activités de repos, de détente, de loisirs ou d'investissement associatif. Symétriquement, le territoire du cœur métropolitain est associé à la sphère du travail ainsi qu'à des ressources urbaines dont la proximité au lieu d'activité professionnelle permet de réaliser. Contrairement aux deux profils précédents, le cœur métropolitain constitue un espace important de la pratique. La ville ne rebute pas, elle est familière et peut, dans certains cas, être valorisée pour le shopping, les activités culturelles (cinéma, médiathèque, etc.) ou des événements ponctuels (marché de Noël, par exemple). Dans la définition de ce type, les navettes quotidiennes occupent une place particulière. Elles fonctionnent comme un sas qui assure la transition entre les sphères de la quotidienneté (travail/hors travail) (Pradel *et al*, 2014). Ces navettes donnent lieu également à des pratiques dites de bords de route (Brès et Vanier 2014), réalisées au passage. En définitive, le paradoxe de ce profil vient du fait qu'il met à distance des territoires de vie, et en même temps, les articule, autour d'un compromis entre urbanisation diffuse et cœur métropolitain.

3.5 Les « dissociés »

Les dissociés constituent un type distinct des précédents : ils composent avec une localisation résidentielle subie et organisent leurs pratiques en conséquence. Le rapport au cœur métropolitain est contrarié, frustré. Il fait l'objet de représentations positives et de pratiques effectives que les dissociés cherchent à optimiser. Mais l'éloignement géographique contrarie l'organisation et impose une vie périphérique qui se traduit par un rapport plutôt neutre ou négatif à l'environnement résidentiel de proximité. Certaines de leurs pratiques sont effectuées localement mais par contrainte de distance et de temps. Dans l'ensemble, l'organisation du quotidien est pensée de manière à ce que les pratiques soient associées au cœur métropolitain à chaque fois que cela est possible. En définitive, ce profil, fondé sur une appétence et une culture citadine clairement revendiquées, exprime une forme de dissociation entre une sensibilité « métropolitaine » qui structure les pratiques et une territorialisation en « péri-rural » plutôt contrainte.

3.6 Les « interterritoriaux »

Les « interterritoriaux » (Cailly, 2012) constituent un type minoritaire mais très souvent observé dans les espaces périurbains tourangeaux, qu'ils soient proches, intermédiaires ou lointains. Ce profil regroupe les ménages dont le mode d'habiter est déterminé par une stratégie résidentielle d'entre-deux, liée à l'éclatement des lieux d'activités dans deux pôles

urbains distincts, voire davantage. Au sein de ces ménages, les négociations et recherches de compromis ont souvent orienté le choix résidentiel. La localisation périurbaine, tout en assurant le confort résidentiel habituel (un « bon rapport qualité/prix ») offre une accessibilité optimale aux différents pôles urbains. L'orientation (Montlouis ou Amboise, par exemple, quand l'un travaille à Blois, l'autre à Tours), la situation d'entre-deux ou encore la présence d'une offre autoroutière à proximité influent sur le choix résidentiel. Cette stratégie d'interterritorialité – pour étendre à l'analyse des pratiques spatiales le concept développé par M. Vanier (2009) – a des effets concrets sur l'organisation du quotidien. Elle engendre une mobilité intense, en fréquence de déplacements et en distance parcourue, le plus souvent éclatée entre différents pôles. Les caractéristiques qui rapprochent les ménages interviewés sont nombreuses : forte compétence de mobilité mise en œuvre, tant dans les choix modaux que dans la capacité d'organisation dans le temps et dans l'espace, démultiplication des échelles de pratiques (locales, métropolitaines, interurbaines, méso-régionales, etc.), rapport souvent positif aux agglomérations fréquentées comme à la campagne résidentielle où ils tendent à se replier le week-end... Sans oublier une multi-polarisation et une extension encore plus forte du quotidien.

3.7 Les « annexés » ou les « bords d'agglomération »

Ce profil est spécifique aux habitants périurbains qui résident dans une commune périurbaine relativement proche du cœur d'agglomération. Cette figure se distingue par des pratiques fortement orientées vers la partie dense de la métropole mais principalement en zones suburbaines valorisées pour la diversité de leurs ressources et de leurs aménités. La partie centrale du cœur métropolitain est plutôt évitée, souvent décrite comme peu commode, inaccessible, parfois perçue plus négativement encore (à la manière des anti-urbains). Les choix résidentiels sont le plus souvent motivés par la recherche d'un compromis entre accéder à la propriété (principalement pavillonnaire), bénéficier d'un confort résidentiel (environnement calme, tranquille, « vert », parfois bucolique) et disposer d'infrastructures et d'offres en transport qui permettent un accès rapide à la ville. Les pratiques exercées sur la commune de résidence ou sur les communes proches sont nombreuses et valorisées. Ces pratiques de proximité sont favorisées par le très bon niveau d'équipement de ces communes. L'identité de ces habitants correspond à une forme d'hybridation : ils n'ont ni tout à fait l'impression d'habiter à la campagne, ni tout à fait l'impression d'habiter en ville et se qualifient plutôt d'habitants des franges « mi-ville, mi-campagne », « habitants d'une ville à la campagne ». En définitive, cette figure est révélatrice d'un périurbain qui se suburbanise et exprime une territorialisation marquée par

l'intrication forte entre confort résidentiel propre au périurbain et une relative autonomisation des pratiques en « bord d'agglomération ».

3.8 Les « métropolitains »

La figure du métropolitain est une figure déjà décrite dans de précédents travaux (Cailly, 2007 ; Cailly, Dodier, 2007 ; Dodier, 2012). Les métropolitains se distinguent par une mobilité quotidienne intense qui se déploie à diverses échelles territoriales (du local à l'international). La métropole constitue toutefois l'espace principal de référence dans lequel se déploie une partie importante des loisirs et des activités, notamment celles à dimensions culturelles. Les pratiques quotidiennes attestent de la valorisation importante des ressources tous azimuts, allant tout autant de l'offre variée en biens et produits de consommation (du haut de gamme à l'accessible) que d'opportunités sur le plan professionnel, scolaire ou encore pour les activités culturelles, de loisirs... Les ménages décrivent une existence équilibrée qui leur permet de s'investir localement, dans leur environnement résidentiel, d'y être connus et reconnus, d'y développer une sociabilité importante et dans le même temps, de vivre pleinement les autres échelons de la métropole (et au-delà). Les interviewés se montrent très attachés à « leur » campagne résidentielle et récréative dont ils louent les atouts paysagers et patrimoniaux. Dans le même temps, les mêmes interviewés se qualifient de citoyens sachant apprécier et jouir des charmes des paysages urbains. Contrairement aux autres profils, les ménages métropolitains fréquentent les zones commerciales périphériques par contrainte (absence d'alternative en hyper-centre). Ils les évitent à chaque fois que ceci est possible, les qualifiant de lieux in-accueillants, sans âme, symboles de l'hyperconsommation et du règne des grandes enseignes.

Conclusion

En définitive, l'analyse des pratiques quotidiennes des habitants périurbains de l'aire urbaine de Tours nous a permis d'appréhender les agencements spatiaux issus de la mobilité périurbaine, notamment l'ancrage périphérique, la sectorisation ou encore l'organisation polycentrique des pratiques spatiales. Approchées par les pratiques habitantes, les périphéries métropolitaines ne peuvent être entrevues comme de simples campagnes « résidentielles » dépendantes d'un cœur aggloméré. Elles constituent une mosaïque de territoires pratiqués et identifiés, dotés d'une autonomie relative et d'une urbanité propre, organisés par des mobilités internes longtemps sous-estimées. Simultanément, les pratiques se déploient à différentes échelles, entre l'urbain diffus et l'urbain dense et valorisent différents pôles (bourg-centre, petite ville, centralité émergente

de bord d'agglomération, quartiers péricentraux, hyper-centre), suivant des stratégies d'accès pour le moins différenciées et prédictives de systèmes urbains complexes. L'analyse des routines de mobilité sur un pas de temps hebdomadaire révèle l'importance de la dimension temporelle des pratiques spatiales et des agencements produits, entre semaine et week-end, entre samedi et dimanche ou encore à travers les spécificités des pratiques (plutôt locales) d'accompagnement familial le mercredi. La spécificité de ces rythmes et de ces temporalités périurbaines, fortement reliées à la vie familiale (David, 2013), mériterait d'être approfondie.

Nos analyses confirment par ailleurs la complexité et la variété des ancrages territoriaux. Les différentes figures identifiées mettent en évidence la pluralité des manières de faire métropole. Si plusieurs types présentés sont déjà connus, d'autres types sont plus inédits et viennent étoffer les typologies existantes. Trois grandes familles de figures, centrées sur les relations matérielles et immatérielles que les habitants tissent entre le cœur métropolitain et les périphéries métropolitaines expriment trois grandes stratégies d'habiter et de positionnement à l'intérieur de la métropole.

La première famille (« péri-ruraux », « reclus ») se distingue par une mise à distance effective et affective du cœur métropolitain et une recherche d'autosuffisance interne. La territorialisation très forte des pratiques de proximité, le rapport identitaire puissant et assez exclusif à l'environnement local, les idéologies campagnardes et le recours quasi-touristique au cœur métropolitain dessinent *un schéma distancié* fait d'individualisation, de structuration interne et d'autonomisation partielle des périphéries urbaines. Cette première famille dessine un modèle territorial métropolitain fondé sur le desserrement, le développement interne, l'émancipation et la spécification identitaire des campagnes urbaines à l'ombre d'une métropole dont on attend qu'elle livre néanmoins des ressources potentielles.

Une deuxième famille regroupe les profils qui, à l'inverse, se distinguent par un rapport beaucoup plus étroit au cœur métropolitain (« métropolitains », « bords d'agglomération », « interterritoriaux »). Le centre-ville et/ou les centralités émergentes suscitent des représentations nettement plus positives, offrent un large panel de ressources identifiées et sont exploitées au quotidien dans les pratiques habitantes. Les agencements produits par ces ménages dessinent un *schéma intégré*, marqué par des circulations quotidiennes intenses et une réelle complémentarité entre l'urbain dense et l'urbain diffus. Ces figures esquissent un modèle territorial métropolitain où les spécificités et la valeur des territoires diffus prennent sens à l'échelle d'un grand territoire dans lequel périphéries urbaines et cœur métropolitain offrent des ressources réciproques et sont puissamment reliés.

Une troisième famille de figures (« dissociés », « navetteurs »), nettement plus dichotomique, structure un modèle intermédiaire, à la fois fondé sur des logiques

d'autonomie territoriale interne au périurbain (notamment dans la sphère hors-travail) et sur des logiques d'intégration fonctionnelle qui maintient un niveau élevé de relation avec le cœur de la métropole. Ce *schéma articulé* se fonde sur une complémentarité des temps et des activités entre les territoires, sur un « courant alternatif » plutôt que « continu ».

Ces trois familles de figures habitantes apportent un éclairage inédit sur les formes ordinaires de la métropolisation. Sans gommer la variété irréductible des agencements individuels, elles mettent en évidence différentes manières de concevoir l'habitabilité métropolitaine, et ce faisant, le rapport entre campagne urbaine et cœur aggloméré. Elle révèle ainsi une tension structurante entre différentes aspirations sociales, relevant tantôt d'une demande de proximité et d'autonomie, tantôt d'une demande de transactions et de réciprocités métropolitaines, tantôt d'une alchimie fine entre ces deux logiques suivant un principe de séparation des fonctions dans l'espace et dans le temps. Ces trois stratégies d'habiter (autonomie, transaction, articulation), dans la mesure où elles participent à définir le rapport entre centre et périphéries métropolitaines, esquissent des modèles territoriaux qui pourraient d'avantage interpeller une réflexion aménagiste et prospective soucieuse de s'appuyer sur les pratiques habitantes, les usages, les représentations et les demandes territoriales.

Bibliographie

- ATU, 2016, « Formes ordinaires de la métropolisation. Pratiques spatiales des ménages et fabrique du territoire métropolitain dans l'aire urbaine de Tours. », Rapport de recherche PUCA, Tours, Agence d'urbanisme de l'agglomération de Tours.
- BERGER M., 2004, *Les périurbains de Paris : De la ville dense à la métropole éclatée ?*, CNRS Éditions.
- BERROIR S., DESJARDINS X., FLEURY A., QUÉVA C., Lieux et hauts lieux des densités intermédiaires, Rapport PUCA, 2015.
www.urbanisme-puca.gouv.fr/IMG/pdf/Rapport_PUCA_Hauts_lieux-1.pdf
- BERROIR S., DELAGE M., FLEURY A., 2016, « Le commerce dans la fabrique périurbaine: centralités commerciales et pratiques habitantes au nord de la métropole parisienne », *Géographie, économie, société*, 18, 1, p. 35-57.
- BERROIR S., MATHIAN H., SAINT-JULIEN T., SANDERS L., 2004, « Mobilités et polarisations: vers des métropoles polycentriques. Le cas des métropoles franciliennes et méditerranéennes. », *PUCA*.
- BONNIN-OLIVEIRA S., 2016, « Les petites villes dans la périurbanisation: De l'influence métropolitaine à l'ancrage local dans l'aire métropolitaine toulousaine », *Territoire en mouvement*, 32.
- BRÈS A., VANIER M., 2014, « Adhérence des réseaux de circulation au « tiers-espace » des régions urbaines: les figures d'une riveraineté de bord de route », *Flux*, 2014, vol. 95, n°1, p. 56-64.
- BREVET N., 2009, « Mobilités et processus d'ancrage en ville nouvelle: Marne-la-Vallée, un bassin de vie? Étude des mobilités résidentielles et des mobilités quotidiennes », *L'Information géographique*, 73, 4, p. 76.
- CAILLY L., 2004, *Pratiques spatiales, identités sociales et processus d'individualisation. Etude sur la constitution des identités spatiales individuelles au sein des classes moyennes salariées du secteur public hospitalier dans une ville intermédiaire: l'exemple de Tours.*, Thèse de doctorat, Tours., Université François Rabelais de Tours, 443 p.
- CAILLY L., 2007, « Capital spatial, stratégies résidentielles et processus d'individualisation », *Annales de géographie*, 654, 2, p. 169.
- CAILLY L., 2010, « Chapitre 11 - La question périurbaine revisitée », dans *La France: Une géographie urbaine*, Paris, A. Colin, p. 213-214.
- Cailly L., DODIER R., 2007, « La diversité des modes d'habiter des espaces périurbains dans les villes intermédiaires: différenciations sociales, démographiques et de genre », *Noréis*, 205, p. 67-80.
- CAILLY L., FOUQUET J.-P., POURTAU B., 2016, « Formes ordinaires de la métropolisation. Pratiques spatiales des ménages et fabrique du territoire métropolitain dans l'aire urbaine de Tours. », Rapport de recherche PUCA, Tours, Université de François Rabelais de Tours.
- CAILLY L., VANIER M., 2010, *La France, une géographie urbaine*, Paris, A. Colin, 365 p.
- CHALAS, Y. (dir.), 2004, *L'Imaginaire aménageur en mutation: cadres et référents nouveaux de la pensée et de l'action urbanistiques*, Paris, Harmattan (La librairie des humanités), 340 p.
- CHALEARD J.-L., BERGER M., NINOT O., 2016, « Métropolisation et recompositions des espaces à dominante rurale à la périphérie des métropoles des Suds (Périssud) », *Revue Tiers Monde*, HS, 2, p. 199.
- CHARDONNEL S., LOUARGANT S., 2007, « Mobilité quotidienne et emplois du temps des familles: entre complexité et diversité. », *Approches quantitatives et qualitatives des mobilités: quelles complémentarités ?*
- CHARDONNEL S. TALANDIER M., TABAKA K., ANDRE-POYAU I., « Centralités des espaces périphériques et complémentarités territoriales: un enjeu de durabilité pour la Région Urbaine de Grenoble », *Environnement Urbain / Urban Environment* [Online], | 2017, Online since 08 December 2017, connection on 18 January 2018. URL : <http://journals.openedition.org/eue/2074>
- DAVID O., "Les équations temporelles et spatiales des familles périurbaines.", *EspacesTemps.net*, Peer review, 22.05.2013
- DESJARDINS X., METTETAL L., 2012, « L'habiter périurbain face à l'enjeu énergétique », *Flux*, 89-90, 3-4, p. 46-57.
- DI MEO G., CASTAINGTS J.-P., DUCOURNAU C., 1993, « Territoire, patrimoine et formation socio-spatiale (exemples gascons) », *Annales de Géographie*, 102, 573, p. 472-502.
- DI MEO G., 1998, *Géographie sociale et territoires*, Paris, Nathan (Fac. Série géographie), 320 p.
- DODIER R., 2009, *Individus et groupes sociaux dans l'espace, apports à partir de l'exemple des espaces périurbains*, Sciences de l'Homme et Société, Université du Maine.
- DODIER R., CAILLY L., GASNIER A., MADORE F., 2012, *Habiter les espaces périurbains*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- FEILDEL, B. 2014, « La Mobilité Révélée Par GPS: Traces et Récits Pour Éclairer Les Sens Des Mobilités. » *Netcom* (28-1/2):55-76.
- FREMONT A., 2015, *La région, espace vécu*, Paris, Flammarion.
- GRESSEL R., MUNDUTEGUY C., 2008, « Les professionnels mobiles. Un groupe hétérogène avec une exposition importante au risque routier », *Recherche - Transports - Sécurité*, 28, 99, p. 147-167.
- LEVY J., LUSSAULT M., 2013, *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin.
- LUSSAULT M., 2009, *De la lutte des classes à la lutte des places*, Paris, Grasset (Mondes vécus), 220 p.
- MANGIN D., 2004, *La ville franchisée: formes et structures de la ville contemporaine*, Paris, Villette, 398 p.
- MARTOUZET D., 2011, « Le périurbain à l'épreuve des modèles d'habiter, la viabilité périurbaine entre théorie(s) et pratique(s) », Rapport de recherche PUCA, Tours, Université François Rabelais de Tours.
- MOREL-BROCHET A., MOTTE-BAUMVOL B., 2010, « Les périurbains: tactiques du quotidien, stratégies résidentielles et résistance des modes d'habiter. », dans *Mobilités et modes de vie métropolitains: les intelligences du quotidien*, Paris, Éditions L'Œil d'Or (Critiques & cités), p. 93-113.
- MUNAFO, S. 2016. *La ville compacte remise en cause ?* Espaces, mobilités et sociétés 3072.
- MASSOT M.-H., 2010, *Mobilités et modes de vie métropolitains, les intelligences du quotidien*, L'œil d'Or, 336 p.
- NESSI, H. 2012. « Incidences du contexte urbain et du rapport au cadre de vie sur la mobilité de loisir. » *Aménagement de l'espace, Urbanisme*, LATTs: Université Paris-Est.

- ORFEUIL J.-P., SOLEYRET D., 2002, « Quelles interactions entre les marchés de la mobilité à courte et à longue distance ? », *Recherche - Transports - Sécurité*, 76, p. 208-221.
- ORTAR, N. 2008. « Entre ville et campagne, le difficile équilibre des périurbaines lointaines. » *Métropoles*, no. 3 (June). <http://journals.openedition.org/metropoles/1642>.
- PINSON D., Thomann S., 2002, *La maison en ses territoires : de la villa à la ville diffuse*, Paris, L'Harmattan (Collection « Villes et entreprises »), 191 p.
- PRADEL B., CAILLY L., FOURNY M.-C., CHARDONNEL S., DODIER R., LOUARGANT S., 2014, « Relations sociales et solidarités collectives dans les déplacements périurbains : vers une identité de mouvement ? », *Rech. Transp. Secur.*, 2014, 2-3, p. 125-141.
- ROUGE L., 2009, « L'installation périurbaine entre risque de captivité et opportunités d'autonomisation », *Articulo*, 5.
- ROUGE L., GAY C., LANDRIEVE S., LEFRANC-MORIN A., NICOLAS C., 2013, *Réhabiliter le périurbain : comment vivre et bouger durablement dans ces territoires ?*, Paris, Loco ; Mobiles lives, Forum vies mobiles.
- TABAKA K., 2009, *Vers une nouvelle socio-géographie de la mobilité quotidienne. Étude des mobilités quotidiennes des habitants de la région urbaine de Grenoble*, Géographie, Université Joseph-Fourier - Grenoble I.
- THIARD P., BERGER M., 2006, « Le polycentrisme de l'aire métropolitaine de Paris : rhétorique de la planification territoriale ou organisation « métropolitaine » de l'espace ? », *Territoire en mouvement*, 2, p. 3-14.
- THIBAUT S., ROLLINAT J., BRETON M., 2001, « Centralité émergente : le nord de Tours », *CITERES - Cités, Territoires, Environnement et Sociétés*.
- VANIER M., 2009, *Territoires, territorialité, territorialisation : controverses et perspectives*. Rennes, Presses universitaires de Rennes (Espace Et Territoires).